DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 385. 15 Janvier 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Les Chevaux d'Elberfeld

M. de Vesme vient de faire une intéressante conférence sur les « Chevaux pensants d'Elberfeld ». Vous connaissez probablement cette histoire déjà célèbre.

Il y a quelque vingt ans, vivait à Berlin un vieil original du nom de Wilhelm von Osten.

Il avait un cheval qui lui paraissait une bête fort intelligente. « Si j'essayais de développer l'intelligence de mon cheval ? » se dit von Osten. Il se mit à instruire l'animal, sans grands résultats d'ailleurs. Et même le cheval préféra mourir plutôt que d'acquérir la science humaine. Mais Wilhelm von Osten ne se découragea pas.

Il acheta un étalon nommé Hans. Celui-là était promis à la gloire, comme les chevaux d'Achille ou de Diomède. Ses progrès en arithmétique furent tels qu'il devint capable non seulement de compter — c'est-à-dire de frapper du sabot le nombre de coups qu'on lui commandait — mais encore de résoudre de petits problèmes. Il apprit à lire ; il indiquait la date du jour. M. von Osten eût pu obtenir de son cheval (ou presque) ce que Schaunard, dans la *Vie de Bohême*, exigeait de son concierge : qu'il lui dît chaque matin, avec le quantième du mois, l'état de la température et de la santé du souverain ! Naturellement, ces résultats merveilleux firent grand bruit. Il y eut foule dans l'écurie. Généralement on croyait à un truc.

Une commission d'enquête fut nommée. Elle était composée de MM. Stumpf et Nagel, professeurs de psychologie et de physiologie à l'Université de Berlin, du Directeur du Jardin Zoologique, d'un directeur de cirque, de vétérinaires et d'officiers de cavalerie. La commission crut pouvoir conclure qu'il n'y avait pas de truc, les expériences réussissant, paraît-il, aussi bien, ou, enfin, réussissant tout de même, en l'absence de M. von Osten.

Le professeur Stumpf et ses élèves ne lâchèrent plus l'animal merveilleux. Ils firent deux constatations intéressantes :

1° Il leur sembla manifeste que le cheval réussissait à compter, à lire et à calculer seulement lorsque les personnes présentes connaissaient le résultat à obtenir ;

2° L'un des élèves, M. Oscar Pfungst, crut démêler que l'expérimentateur transmettait au cheval la réponse à faire au moyen de mouvements inconscients de la tête ou des yeux. (C'était déjà très bien que l'animal observât si attentivement et interprétât si juste ces petits mouvements inconscients.)

M. Pfungt publia, cela va sans dire, le résultat de ses observations dans un gros volume, édité à Leipzig (1907). La question parut jugée, et le pauvre von Osten mourut de dépit. Il léguait son étalon, le *Klüge Hans*, à M. Karl Krall, riche négociant d'Elberfeld.

❄

M. Krall n'est pas seulement un important négociant, fils de négociants, continuant le commerce de ses pères. C'est un curieux de psychologie, qui poursuivait depuis des années de coûteuses recherches psycho-physiques, lorsque l'histoire du cheval Hans attira son attention et qu'il se lia avec von Osten (d'où le legs). On le tient volontiers, à Erbelfeld, pour un enthousiaste, un chimérique ; mais nul ne doute de sa bonne foi. Le Dr William Mackenzie lui rend ce témoignage :

> Quant à moi, je dois dire que mon estime envers Krall s'est accrue en l'étudiant. Il est doué d'une nature même trop enthousiaste, et sa bonne foi est si ingénue, qu'un adversaire non sincère pourrait trouver de nombreuses occasions de le confondre, pour ainsi dire, avec ses paroles mêmes ; car il n'a rien du froid calculateur qui mesure et pèse ce qu'il dit pour des fins cachées ; au contraire, il exprime très ouvertement toute sa tumultueuse pensée à qui lui inspire confiance.
>
> Mais à part l'enthousiasme, qui ne suffirait pas à le faire respecter par le savant, M. Krall possède certainement l'esprit de recherche et l'*habitus* philosophique. Il est sans aucun doute un « génialoïde »...

Le génialoïde M. Krall continua l'éducation de Hans. Bien mieux, il acheta deux autres étalons, Muhamed et Zarif, qu'il entreprit d'instruire. Les résultats furent admirables :

« Les leçons — dit M. de Vesme, qui utilise et complète l'étude publiée dans les *Archives de psychologie* par M. Claparède, professeur de Psychologie expérimentale à la Faculté de Genève, — les leçons duraient d'une heure et demie à deux heures par jour, pour chaque animal. On leur apprenait d'abord les chiffres jusqu'à 9, puis on leur expliquait ce que sont les dizaines, et qu'il fallait les frapper du pied gauche, le pied droit étant réservé aux unités. Et le 14 novembre 1908 — treize jours après la première leçon — Muhamed exécutait correctement toute une série d'additions simples : 1+3, 2+5, etc., et même des soustractions, comme 8—3. Le 18 novembre on passa aux multiplications et aux divisions, le 21 aux fractions et aux additions de fractions. En décembre, on lui apprenait le français, et il répondait aussi bien aux questions arithmétiques posées en français qu'à celles posées en allemand.

Au mois de mai suivant, Muhamed pouvait extraire des racines carrées, des racines cubiques, et exécuter de petites opérations du genre de celles-ci :

$$\frac{(3 \times 4) + \sqrt{36}}{3} \qquad \frac{\sqrt{36} \times \sqrt{64}}{\sqrt{4}}$$

Avouons-le, les écoliers humains ne progressent pas si vite. Ah ! l'éducation scientifique des chevaux promet à la race des hommes bien des humiliations !

Avec février 1909 commence la lecture, l'épellation. Cette épellation se fait au moyen d'un alphabet conventionnel (où chaque lettre ou diphtongue est représentée par un nombre entre 11 et 66.) disposé comme suit :

	1	2	3	etc.
10	o	n	r	
20	a	h	l	
30	i	d	g	
etc.				

Le cheval épelle en frappant du sabot le nombre correspondant à la lettre désirée. Ce procédé permit à Zarif, au bout de quatre mois, d'épeler de son propre chef les mots qu'on prononce devant lui, et qu'il n'a jamais encore vus écrits. C'était d'autant plus intéressant, que l'on pouvait ainsi se rendre compte, d'après la façon dont ces écoliers quadrupèdes épellent les mots, de la façon dont ils retentissent à leur oreille, et comment ils combinent les lettres pour les faire coïncider avec les sons qu'ils entendent. Par exemple, une chose assez curieuse, c'est qu'ils suppriment souvent les voyelles des mots. Est-ce surtout pour gagner du temps comme on fait dans la sténographie ? On serait porté à le croire, car, lorqu'on leur demande ensuite d'ajouter la lettre ou les lettres qui manquent, les chevaux les donnent correctement.

Pour le mot *Zucker* (sucre), nous trouvons ainsi les ortographes qui suivent : *zkr, zukr, zugr, czukr, sucr, szukr, zuker*, etc., etc.

M. Krall s'étant enfin aperçu que ses étalons frappaient du sabot en dehors de la leçon, s'avisa de compter les coups pour voir si, selon l'alphabet conventionnel, ces coups disaient quelque chose. A sa grande surprise, il constata que c'était le cas ! Souvent, il est vrai, ces fragments de discours étaient quasi-incompréhenhensibles, comme les premiers balbutiements d'un enfant. Mais bientôt se dégagèrent des phrases très nettes que le cheval forgeait de toutes pièces.

Un jour que M. Krall disait à Muhamed qu'il allait lui donner des carottes : — *Fünuf* (c'est-à-dire *fünf*, cinq) ajouta celui-ci spontanément. Une autre fois, il épela : *iohn hfr gbn* (*iohann hafergeben* (Jean donner avoine)... Bientôt, on le devine, de vraies conversations purent s'établir entre le maître et les élèves. Un matin, Zarif s'étant montré paresseux, on demanda à son camarade : *Warum war Zarif nicht lieb ?* (Pourquoi Zarif n'a-t-il pas été sage ?) Et Muhamed de répondre : *weil vaul isd* (parce qu'il est paresseux). — Et pourquoi est-il paresseux ? — *Weil r sagt begin wiil nijd wisn* (parce qu'il dit qu'au commencement [de la leçon] *il ne veut rien savoir*) !

Ainsi cette bête admirable parle non seulement le français, mais le plus pur argot parisien !

Il y a sept chevaux dans la docte écurie de M. Krall : le vieux Hans, âgé de seize ans, mais qui porte encore beau malgré le poids de la science ; Muhamed et Zarif, que vous venez de voir à l'œuvre ; Hænchen, petit poney à l'air têtu et délibéré ; Amasis et Hâroun, étalons arabes achetés au roi de Wurtemberg, et un cheval aveugle du nom de Berto. (Vous comprenez l'utilité du cheval aveugle? On ne l'accusera pas d'obéir aux mouvements des yeux.)

Quantité de savants considérables sont allés voir les chevaux d'Elberfeld dans leurs exercices mathématiques et autres. Tous se déclarent convaincus de leur intelligence, — sauf le docteur Dœring, qui assista à une seule séance d'une heure, pendant laquelle les chevaux ne se comportèrent pas très bien. Le docteur Dœring a publié un article où il se rallie aux conclusions de M. Pfungst (mouvements inconscients des expérimentateurs guidant les chevaux.)

*

Que croire ?

A une supercherie de M. Krall ? On l'en proclame incapable et, d'autre part, ce qui est encore plus

convaincant, on interroge ses chevaux hors de sa présence. Le Dr Mackenzie écrit :

L'un de mes amis (le professeur Dr Assagioli) et moi-même, nous avons pu travailler à plusieurs reprises avec le poney *Hænschen*, sans que personne se trouvât avec nous, et en absence aussi bien de M. Krall que de ses palefreniers, du bâtiment où se trouvent l'écurie, l'école des chevaux et la cour. Nous avons obtenu ainsi beaucoup de réponses immédiates et justes à des problèmes que nous écrivions sur l'ardoise, tels que 33+41 ; 42+23, etc

Les petits mouvements inconscients ? Peut-être. Voici la réponse de M. de Vesme :

D'abord, les chevaux ne regardent habituellemtent pas les assistants ; ils ne les regardent qu'après avoir terminé d'épeler un mot ou un chiffre, pour se rendre compte par l'attitude de l'assistance s'il n'y a pas d'erreur : lorsque l'approbation n'arrive pas, ils recommencent à épeler, et cette fois, généralement, ils donnent une réponse exacte. Pour ne pas être vu par les chevaux, M. Krall a l'habitude de leur faire mettre des œillères et de se tenir, non pas devant eux, mais à côté, ou derrière. On essaya, d'abord avec Hans, ensuite avec d'autres chevaux, de mettre un écran entre les expérimentateurs et le cheval, et après un peu d'hésitation assez naturelle, les chevaux s'étant habitués à cette difficulté, répondirent avec autant d'exactitude qu'auparavant.

Une grande partie des meilleurs résultats obtenus par les savants qui se sont rendus à Elberfeld, l'ont été alors que le cheval était seul dans l'écurie. On écrivait le problème sur l'ardoise, après quoi, tout le monde sortait et suivait les mouvements de l'animal en regardant par de petits trous vitrés pratiqués dans la porte. « Par exemple — écrit le Dr Mackenzie — la solution de la racine suivante : $\sqrt{1874161}$ (37) a été donnée par *Muhamed*, au moyen de coups frappés, pendant que nous étions tous dans la cour, et que nous observions le cheval, resté dans l'écurie, à travers de petits trous vitrés pratiqués dans la porte ». La troisième et la quatrième séances auxquelles a assisté M. Claparède se sont déroulées dans les mêmes conditions, etc.

On a voulu essayer de communiquer les problèmes au cheval *par téléphone*, en présence seulement d'une personne qui ignorait les problèmes en question, et qui se borna à enregistrer la solution donnée par le cheval au moyen des coups : la solution était exacte !

On a essayé de poser les questions dans l'obscurité ; les chevaux ont répondu de même Enfin, M. Krall a imaginé d'acheter un cheval complètement aveugle : *Berto* ; voici ce qu'il m'écrivait, il y a trois jours, au sujet de cet animal :

« Il a appris en quinze jours à compter et calculer jusqu'au chiffre 10. Maintenant, il fait des progrès assez rapides en calculant avec les dizaines. Il est très intéressant et bouleverse tout à fait la merveilleuse hypothèse de M. Pfungst. »

La transmission de pensée ? Mais ne serait-ce pas aussi extraordinaire ? M. de Vesme discute longuement cette hypothèse, qu'il n'abandonne pas volontier, mais enfin qu'il abandonne. L'argument le plus décisif lui paraît le suivant :

Comment se fait il que les chevaux ne sont à même de donner le résultat d'une opération arithmétique, qu'après qu'on leur a appris la manière d'exécuter cette opération? Par exemple, *Zarif*, qui n'est pas de la même force que *Muhamed*, ne sait pas extraire les racines cubiques ; si on lui donnait à faire une de ces opérations, il ne répondrait pas. Or, il est de toute évidence que, s'il s'agissait de transmission de pensée, *Zarif* devrait pouvoir quand même donner par exemple le chiffre 25, qu'il soit le résultat de l'extraction d'une racine cubique, ou de l'extraction d'une racine carrée. De même, les chevaux qui n'ont reçu encore que peu de leçons ne savent répondre qu'aux questions absolument élémentaires.

Les petites conversations entre professeurs et chevaux, avec réponses imprévues, ne sont pas, non plus, un argument sans valeur. Ceci par exemple:

M. Claparède prie M. Krall de présenter à *Zarif* un morceau de sucre en lui demandant d'en donner le nom. M. Krall pense plus intéressant de lui faire trouver *sucre* spontanément, et lui dit : « *Was wünschst du* ? » (Que désires-tu ?) — Mais la réponse est : *muedseinjg* (c'est-à-dire *mude sein ich*, être fatigué, moi).

Autre chose : il paraîtrait incompréhensible que les chevaux interprétassent phonétiquement les mots et qu'ils les orthographient d'une manière spéciale et changeante s'ils agissaient par transmission de pensée.

Dans la même séance, *Muhamed* ayant remplacé *Zarif* à « l'école », on lui demande d'épeler le nom *Claparède*. Le cheval répond : *Klapard*. Pourquoi ce *K* ? La subconsbience de M. Krall ignorait elle donc comment devait être orthographié le nom du psychologue genevois ?...

Au cours d'une des séances suivantes, on adresse la même question à *Zarif*. Celui ci épèle : *Chlabrt*. On sait que la prononciation du *b* se confond, en allemand, avec celle du *p*. Mais les subconsciencees des assistants ne pouvaient pas tomber dans cette confusion. On fait remarquer à Zarif que *Ch* n'est pas juste ; que doit-on mettre à la place ? — Le cheval répond par un *K*: Les assistants savaient bien que c'est un *C* !

M. de Vesme croit que les réponses des chevaux sont de nature automatique, comme celle des médiums. Il signale de curieuses ressemblances entre la façon d'opérer des médiums et celle des étudiants quadrupèdes de l'écurie d'Elberfeld. Chaque cheval a sa manière propre de frapper du pied, comme les différentes personnalités ou entités qui se manifestent par la typtologie ont leur manière spéciale de frapper des coups ; les coups du sabot, comme ceux

du guéridon, sont hésitants ou nets et énergiques selon que l'interrogé se croit sûr de sa réponse; le sabot, comme la table, frappe souvent un nombre de coups qui n'offre plus de sens; les chiffres donnés par les chevaux sont quelquefois retournés (45 pour 54, 65 pour 56) comme l'écriture automatique est souvent renversée «en miroir». Après des réponses pleines de lucidité, arrivent des erreurs inexplicables, tout ce qui vient de la conscience subliminale étant incertain, intermittent et confus.

*

Car ce mot médium prononcé soulève un autre problème qui divise fort les auditeurs de M. de Vesmes, et, donc, qu'il aborde ou plutôt qu'il évite d'aborder avec la plus courtoise réserve. Quelle force agite le médium ? Ne compliquons pas le problème inutilement, dit le conférencier, qui ne veut pas *entia multiplicare praeter necessitatem*. Mais peut-être y avait-il nécessité d'envisager la solution des esprits, de la possession ? C'est en vertu de cette hypothèse que les anciens tribunaux religieux ont jugé et condamné souvent des animaux.

M. de Vesme préfère se jeter dans l'hypothèse de la conscience subliminale.

Ce serait donc le *subliminal self* des chevaux qui extrairait des racines cubiques, converserait avec les spectateurs et dirait en argot boulevardier «Je ne veux rien savoir.» Mais comment toutes ces choses sont-elles dans le subconscient des chevaux ? Le nôtre a, sans doute, des réserves immenses, ayant recueilli et conservé dans ses profondeurs, comme dans de vastes magasins clos au jour, tout ce que nos yeux ont vu et nos oreilles entendu. Mais ce qu'a emmagasiné l'animal à sa mangeoire et entre ses œillères est peu de chose. On n'imaginera pas qu'ils puissent jouir des propriétés merveilleuses dont on se plaît à doter notre conscience subliminale, c'est-à-dire notre conscience inconsciente : facultés de télépathie, de clairvoyance, de mémoire intégrale... etc. A vrai dire, M. Bozzano, dans un article sur «les Animaux et les perceptions psychiques», a soutenu que tous les phénomènes supernormaux de notre psychologie se manifestent aussi chez les bêtes. Mais il faut rester un peu sceptique.

...Il est encore une hypothèse que personne ne paraît avoir envisagée : c'est que les chevaux d'Elberfeld appartiennent à la merveilleuse race que Gulliver rencontra au pays des Houyhnhnms. Ils auraient pu être envoyés en mission par leurs frères, curieux de vérifier les récits faits par le voyageur anglais sur les mœurs des yahous occidentaux. Cette hypothèse ne me paraît pas *beaucoup plus improbable* que celle de l'intelligence des chevaux ou de leur automatisme.

*

Le distingué conférencier termine par des élans d'enthousiasme que lui inspire cette aube de la connaissance chez les bêtes (sans toutefois considérer la chose comme tout à fait acquise scientifiquement). Non, elle n'est pas acquise. Mais, tout de même, il y a quelque chose... Pendant que M. Krall instruit ses chevaux dans la mathématique, le professeur Garner, à qui nous devons quelques lumières sur le langage des singes, achève l'instruction universitaire et mondaine de sa guenon Susie.

Susie, jeune guenon chimpanzé, est entrée à l'Ecole normale du professeur R.-L. Garner, à l'âge de quinze mois. Elle connaît déjà, nous disent les journaux, la géométrie et l'arithmétique, c'est-à-dire qu'elle compte jusqu'à 4 et ne se trompe jamais dans la désignation d'un carré, d'un losange, d'une sphère, d'un cube, etc. Susie connaît également 250 mots anglais et comprend parfaitement lorsqu'on lui demande, sans aucun geste, de s'asseoir, de saluer, de fermer une porte, d'apporter un chapeau, etc.

Susie manifeste, encore, de grandes dispositions pour la peinture; elle discerne le rouge, le bleu, le jaune, le vert, et fait de ces diverses couleurs un usage bien plus judicieux que certains impressionnistes. Son dessin, tout en s'inspirant des fantaisies cubistes, satisfait cependant davantage les exigences de la raison.

Allons-nous revenir aux temps, vantés par les fabulistes, où les bêtes parlaient et raisonnaient ? Je ne sais s'il faudrait s'en féliciter, car nous aurions à régler avec elles un terrible compte !

GEORGE MALET.

AVIS IMPORTANT

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction (réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue) doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Mme Lafarge et le Merveilleux

On veut réviser le procès de Mme Lafarge. Un groupe d'hommes politiques et d'écrivains s'en occupent. Ils croient à l'innocence de la « belle Marie Capelle », comme disent les journaux. Belle, non. Elle-même s'est dite laide, coquetterie de femme d'esprit. Elle avait des traits accentués, le teint pâle, des yeux noirs fort expressifs, de beaux cheveux noirs, le sourire charmant, tour à tour malicieux et



MADAME LAFARGE

mélancolique, et les gracieuses manières d'une Parisienne élevée dans la bonne société. Ajoutez de l'esprit, et beaucoup; une voix harmonieuse (elle était très bonne musicienne), de la lecture et l'art de s'en servir assez pour paraître savante. « Elle lit Gœthe à livre ouvert et improvise des vers italiens », écrivait Raspail, enthousiasmé. En voilà plus qu'il n'en faut pour plaire.

Fut-elle coupable? Il semble bien que les expertises aient été insuffisantes. La première, faite par des experts locaux, fut fortement incriminée; la seconde, à laquelle procédèrent les docteurs Dubois et Dupuytren, ne découvrit pas d'arsenic. Vint Orfila, qui conclut à la présence du poison, et (mais trop tard), Raspail, qui déclara : « Je me fais fort d'en trouver autant dans les bras du fauteuil du président et dans les lunettes du greffier. »

On sait dans quelles conditions fut conclu (par l'intermédiaire du fameux M. de Foy), ce néfaste mariage. Brillante, coquette, romanesque, Marie Capelle était la dernière femme qui fût propre à faire le bonheur du maître de forges lourd et grossier, et peu délicat, de toutes manières, qu'était M. Pouch Lafarge. Il avait fait briller à ses yeux les agréments de son château du Glandier, et de la vie élégante qu'on y menait : superbe demeure, un bon peuple de forgerons dont elle serait la reine, des voisins empressés, des bals, des courses, des chevaux de selle, etc., etc. Or, le Glandier était une vieille maison délabrée et lugubre, et Lafarge, très embarrassé dans ses affaires, recourait aux pires expédients. La vive Parisienne, habituée aux fêtes, fut consternée en voyant cette laide et sombre demeure. Déjà le voyage avec son mari, dont les empressements brutaux, la vulgarité, les « ongles en deuil » la choquaient si fort, avait été une cruelle désillusion. On sait qu'elle lui écrivit en arrivant une folle lettre où elle confessait un amour coupable pour un personnage imaginaire, et suppliait son mari de lui permettre d'aller vivre à Smyrne. « Si vous voulez, ajoutait-elle, je prendrai de l'arsenic, j'en ai. » Déjà!

Mais il semble bien, par ses lettres à sa grand'-mère, la baronne Garat et à Mlle de Montbreton, qu'elle s'était réconciliée avec son sauvage petit royaume, et elle vante le « noble cœur » de son mari. A-t-elle empoisonné cet homme au noble cœur, à qui, du reste, elle avait donné une procuration pour qu'il pût disposer de ses biens, et qu'il en usa sans scrupule? Peut-être. Elle devait avoir un ardent désir de quitter le Glandier et de rejoindre le milieu où elle avait vécu jeune fille. Peut-être aussi l'empoisonneur fut-il le mystérieux intendant Denis, qui disparut avec les 25.000 francs empruntés par Lafarge sur les biens de sa femme. Peut-être n'y eut-il pas d'empoisonnement du tout...

Et on ne sait si la condamnation de Mme Lafarge fut un véritable malheur pour elle. Avide de jouer un rôle, elle en trouva un, tragique, il est vrai, douloureux, mais ayant bien ses compensations dans la chaleureuse sympathie de tant de gens qui la crurent martyre. Il faut toujours acheter la gloire, même détestable. Mme Lafarge était de celles qui ne doivent jamais la trouver trop chère : car, si elle n'était pas empoisonneuse, elle était cabotine, jusqu'au bout de ses ongles roses!

* * *

La *Chronique médicale* du Dr Cabanès publie une intéressante page mystique de cette héroïne de cause célèbre. Elle lui est communiquée par le sénateur Martin, président du Comité de révision du procès

Lafarge. C'est une prière, adressée au Vénérable Gaspard de Bufalo. La voici :

Seigneur, secourez-moi, car la douleur brise mon âme, la calomnie flétrit ma vie! Pitié! Seigneur, pitié, car j'ai souffert jusqu'au désespoir, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort. Heureux les élus qui viennent à vous, ô mon Dieu, parés de leurs mérites, sanctifiés par leurs vertus. Pour moi, Seigneur, je n'ai à vous offrir que des souffrances et des larmes, et c'est en m'appuyant sur l'un des bienheureux du ciel, que j'ose élever ma faible voix vers vous.

Grand Saint dont les triomphes pieux sont encore inconnus, mon esprit vous vénère, mon cœur vous bénit, j'espère, je crois en vous, Gaspard de Bufalo, recevez ma prière, daignez la porter à mon Dieu. Je suis faible, le calice est amer, je le repousse et je voudrais mourir.

Mais si je ne suis pas digne de quitter la terre d'exil pour retourner au ciel, s'il faut lutter, s'il faut souffrir encore demandez pour moi au Seigneur la santé du corps pour supporter mes douleurs, la santé de l'âme pour les sanctifier! Que votre intercession divine fasse éclater le grand jour de la vérité, qu'elle obtienne le triomphe de mon innocence, par les mérites infinis du précieux sang de mon Sauveur.

Grand Saint, je vous confie mon âme, courbez-la sous la volonté de Dieu, apprenez-lui comment on oublie; apprenez-lui comment on pardonne, le calvaire est plus haut! Sans doute, il faut vivre encore pour y porter ma croix; je vivrai, ô bienheureux saint, mais que mon malheur devienne ma vertu, que je sois sauvée par mes larmes; faites que la pauvre Marie, réprouvée parmi les hommes, devienne la sœur des anges, et l'enfant de Dieu.

Mais la *Chronique médicale* a tort de croire que Gaspard de Bufalo ne figure pas au calendrier. On l'y trouve à la date du 28 décembre.

Le vénérable Gaspard del Bufalo, né à Rome, le 6 janvier 1786, fut élevé à la prêtrise en 1808 et pourvu d'un canonicat. Pour fournir aux hommes des quartiers qui avoisinent la roche Tarpéienne le moyen de s'occuper de leur âme après les travaux du jour, il établit un réunion nocturne dans l'église de Sainte-Marie *in vineis*. Il consacrait une partie de ses journées à l'instruction des enfants qui se préparaient à leur première communion, et, au moyen d'aumônes qu'il recueillait, habillait ceux d'entre eux qui étaient pauvres. Cependant, Napoléon faisait arrêter Pie VII, réunissait les Etats pontificaux à l'empire français, et exigeait des Romains le serment de fidélité. Gaspard fut un de ceux qui eurent le courage de s'y refuser. Il répondit au gouverneur français, qui lui demandait cet acte de soumission : « Je ne le peux, ni le dois, ni le veux. » Son père était avec lui; le gouverneur, pensant l'effrayer, lui parla d'exil; mais ce père chrétien montra la même fermeté que son fils, et déclara qu'il aimait mieux voir Gaspard en pièces que manquant à son devoir. Le chanoine dut partir pour l'exil; sur le refus qu'il fit une seconde fois de se soumettre, il fut incarcéré et traîné de prison en prison. Il était sur le point d'être embarqué pour la Corse, quand on apprit la chute de Napoléon. C'était la fin de son exil de quatre ans. De retour à Rome, il eut la pensée d'entrer chez les Jésuites; mais Pie VII lui ayant conseillé de se livrer aux missions, Gaspard prit cette parole comme l'expression de la volonté de Dieu. Il se rendit dans le diocèse de Spolète; ayant trouvé un couvent abandonné, il en fit l'acquisition et fonda une Société de missionnaires sous le titre de Missionnaires du Précieux-Sang. A partir de ce moment, la vie du vénérable Gaspard ne fut plus occupée qu'aux missions et aux retraites. Il opéra des merveilles, car il avait pour la prédication un talent remarquable. Peu d'âmes résistaient à la force et à l'onction de sa parole. Sa Congrégation se répandit rapidement et eut bientôt plusieurs maisons en Italie. Gaspard était d'une santé débile, mais l'amour de Dieu et le zèle des âmes triomphaient en lui. Il mourut le 28 décembre 1837. La cause de sa béatification a été admise le 20 janvier 1852.

Au moment où Mme Lafarge l'invoquait comme saint, la dévotion à Gaspard de Bufalo était toute nouvelle. Là encore, se manifestait un peu la préciosité et le raffinement d'esprit de Mme Lafarge, dédaigneuse des dévotions courantes.

G. M.

Les Rayons V

Tous les corps vivants, minéraux, végétaux, animaux, homme, produisent un rayonnement ou rayons V (vitaux); ce rayonnement semble être continu et toujours d'égale intensité pour les minéraux selon leur composition atomique. Le radium en est la plus haute expression connue.

Les végétaux émettent ces rayons plus ou moins régulièrement, avec une abondance inégale, selon les saisons et leur état de croissance, et aussi surtout leur espèce.

Les animaux projettent cette force vitale selon leur espèce et leur état de santé ou de maladie.

L'homme émet ce fluide également selon son état de santé ou de maladie; mais aussi suivant les sentiments calmes ou violents qui l'agitent.

Certaines parties du corps humain paraissent en émettre davantage et même en être des conducteurs et de projecteurs.

Le fluide des magnétiseurs, lancé sur un sensitif, par les mains ou les yeux, en est un exemple. La volonté aide à la production de ce fluide et peut le diriger. Les savants officiels ne l'ont pas encore admis quoiqu'il soit démontré d'une manière péremptoire par la photographie. En effet si on magnétise une plaque photographique en pleine obscurité et qu'on la mette ensuite dans un révélateur puis dans un fixateur, le cliché donne l'empreinte d'effluves plus ou moins accusés. Il y quatre ans j'imaginai de recouvrir une plaque avec un papier imprimé, de la recouvrir ensuite d'une deuxième enveloppe noire, opaque à lumière ordinaire, et de plus d'une troisième enveloppe rouge.

Je mis le tout sur le front, maintenu par un bandeau, pendant une heure. Ayant ensuite plongé la plaque dans le révélateur et le fixateur, j'eus l'empreinte des caractères imprimés en noir.

Recommençant la même expérience, les mêmes empreintes s'inscrivirent en blanc.

Après plusieurs essais semblables que je fis ou que je fis faire par différentes personnes, surtout par des médiums et des magnétiseurs, j'obtins les mêmes résultats ; et même des caractères impressionnés en diverses couleurs telles que rouge, jaune, vert, violet ; ainsi que des lettres métallisées, dorées ou argentées.

Puis je m'aperçus que les différentes parties du corps produisaient les mêmes écritures, mais avec des intensités inégales, et que c'était le front et l'épigastre qui, à égalité de temps de pose, impressionnaient le plus.

Une autre remarque importante que je fis, c'est que les médiums, en dehors de l'impression de l'écriture, produisaient des taches, des effluves et jusqu'à des figures humaines qui ne pouvaient être qu'un dessin voulu, la facture d'une intelligence extérieure.

Une plaque (vitrose Lumière au bromure d'argent) avait été mise sous une 1re enveloppe portant imprimée la figure de Victor Hugo, puis sous une 2e enveloppe de papier noir, et enfin sous une 3e enveloppe en papier rouge. Cette dernière était cachetée, à la cire, à mon chiffre.

Je la donnai au commencement d'une séance spirite à Mme Cornille qui la plaça au creux de son estomac. Elle me la rendit à la fin de la séance qui avait duré 2 heures.

Au développement, au lieu d'avoir l'impression de la figure de Victor Hugo, je trouvai l'image représentant Sara, la baigneuse du poète, dont voici la première strophe :

Sara, belle d'indolence,
Se balance
Dans son hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Illissus.

Le fluide magnétique dont je parle a été mis en évidence par beaucoup d'expérimentateurs dont les plus célèbres sont Paracelse, Mesmer, Reichembach, et le colonel de Rochas.

Ce fluide est un protée aux mille résultats. Il est capricieux comme l'électricité, et ce ne doit être d'ailleurs que de l'électricité animalisée, c'est-à-dire tamisée par les corps vivants qui la modifient.

C'est une force émise surtout par l'homme, pouvant agir comme moteur par elle-même, mais aussi pouvant être maniée intelligemment par un concours extra-terrestre.

De là viennent les différents résultats obtenus, soit dans le magnétisme pur, soit dans les différentes médiumnités; de là les clichés purement magnétiques enregistrant des couleurs et des caractères écrits, et des clichés spirites donnant des formes et des figures provenant d'intelligences extérieures à nous.

Commandant DARGET.

[*M. Guillaume de Fontenay a fait présenter à l'Académie des sciences par M. le professeur d'Arsonval (séance du 30 décembre 1912) une étude où il estime avoir mis en évidence que les effets produits par le contact d'une feuille de papier manuscrite ou imprimée sur une plaque photographique varient beaucoup selon les circonstances opératoires ; ils dépendent en particulier de la nature des encres et des papiers dont il est fait usage ; il ne semble pas qu'on puisse les attribuer à une réaction chimique des corps mis en présence. Enfin, cette étude n'aurait permis de déceler l'existence d'aucun rayonnement nouveau. Dans une nouvelle lettre adressée à l'Académie (séance du 13 janvier), le commandant Darget a demandé que cette question fût examinée par l'Académie. Le président, M. Guyon, après avis du secrétaire perpétuel, M. Gaston Darboux, a nommé une commission composée de MM. les professeurs Dastré, Branly et Bouty, pour examiner le mémoire de M. Darget.* — (N. D. L. R.)]

Rappelons que toutes les réclamations relatives au service comme toutes les communications de rédaction doivent être adressées à Mme E. Gaston Mery, Directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac.

LES VISIONS DE DANIEL

V

Il faut considérer, d'abord, que le mot « corne », *Keras* en grec, équivaut à « force » ou « puissance », qu'en hébreu, *geran* dérive du verbe *gârâ*, d'où dérive également le mot *gera*. — Or *geran* signifie « corne », *gera*, signifie « glace » et *gârâ* signifie « nommer ». L'idée commune à ces trois mots est celle de durcissement, de *solidification*, et, par conséquent, de « force concrète ». Qu'est-ce, en effet, que la *corne?* — La physiologie nous apprend que toute matière cornée procède de l'agglomération homogène des villosités de l'épiderme. Qu'est-ce que la *glace*, sinon la densification d'un liquide? — La Chimie a, d'ailleurs, constaté que le « cristal » minéral se forme, comme la glace (Krustallon, — crystalum) par voie de mutations en *pâte*, *fibres* et, finalement, *masse homogène*. — Et qu'est-ce que le *nom* d'un être? La fixation, ou, si l'on préfère, la « concrétisation » *solidifiante* d'un individu ou d'une pluralité. — Aussi lit-on, dans la Genèse, que Dieu *fixe* l'état substantiel d'un « être » en le « nommant » (*gârâ, vaigrah*), et que, lorsqu'il établit une barrière entre l'éther *glacé* et l'atmosphère *chaude* de la terre (*eaux* d'en haut, *eaux* d'en bas), il « nomme » cette barrière « ragiag'h », — autre dérivé de *gârâ*, — mot rendu en grec par « stéréoma » (solidité) et, en latin, par « firmamentum » ou « solidamentum ».

« Et Dieu dit : Soit un *firmament* entre les cieux, et qu'il sépare les eaux d'en haut des eaux d'en bas ».

Le mot *geran*, « corne », veut donc dire « base solide », ou *affermie*. Il veut dire aussi « fixation *nominale* ».

Or ce double sens est rigoureusement exact dans la prophétie de Daniel, puisque le mot *gera*NAÏ*m*, duel de *geran*, (et non *geranim*, forme du pluriel simple) qui rend les « deux » cornes du Bélier, convient également aux *deux* « assises » et aux *deux* « noms » de l'Empire *Médo-Perse*, analogue à la monarchie bicéphale que nous nommons aujourd'hui « Autriche-Hongrie ».

Ainsi s'expliquent, au sens obvie, les « deux cornes » du Bélier, tel que l'a vu Daniel.

Mais ces « deux cornes » conviennent-elles également à l'hypothèse par laquelle nous croyons voir, à travers l'Empire Médo-Perse, l'Empire Ottoman? Oui, — répondrai-je, — car cet Empire a deux Cornes, ou, si l'on préfère, deux « bases » (*solidamenta*) nominales et géographiques. Il fut Arabe sous les Califes et Mongol ou Hunnique avec les successeurs d'Othman.

Il est doublement cornu (*gera*NAÏ*mi*) en ce sens que ses deux cornes sont, l'une « plus grande que l'autre », en Asie, et l'autre, croissant sous la première ou derrière celle-ci (*succrescens*), en Europe, — c'est-à-dire: 1° l'Empire arabe qui, parti de La Mecque, fut à l'apogée de Bagdad ; — 2° l'Empire turc, qui, en Europe, commença à Andrinople et, en 1453, s'établit, se « consolida » (gero) à Constantinople. — Au surplus le port intérieur de Constantinople s'appelle la « Corne d'or », et l'emblème de l'Islamisme est le « Croissant », ou demi-cercle à *deux cornes*, au dessous duquel Amurat II plaça la devise fameuse : « *Donec impleatur* », par allusion à la plénitude de la lune, figure de la conquête progressive du globe terrestre.

Donc, sous cet aspect, le Bélier musulman est bien le successeur et le continuateur du Bélier mazdéique décrit par Daniel. Et nous avons déjà vu que ses coups de cornes ont fait « tourbillonner » (*ventilantem*) l'occident, ou la mer, car la mer, c'est la Méditerranée, située à l'*ouest* de la Turquie, — aussi bien que l'aquilon, c'est-à-dire tout ce qui est au-dessus de la latitude d'Andrinople, — et le midi, à savoir l'Afrique jusqu'à l'équateur.

Or, ce Bélier est vaincu et brisé par un Bouc qui n'a qu'*une corne*. Ce Bouc est, *immédiatement*, pour Daniel, « le roi des Grecs », Alexandre, — et, *médiatement*, pour nous, le conquérant, quel qu'il soit, qui doit renverser l'Empire Ottoman.

Prenons, d'abord, ce mot « Bouc » que le latin nomme « hircus caprarum », le grec « tragos aigôn », et l'hébreu « tsefir hag'hizim ». Les expressions latine et grecque ne nous donnent rien de précis en valeur étymologique. Mais les mots hébreux « tsefir hag'hizim » nous fournissent une clarté surprenante.

Pour commencer, opposons les noms « aïl », bélier, et « tsefir », bouc.

Le nom « aïl » est pleinement écrit, *aleph*, *iod*, *lamed*, souscrits d'un patac'h et d'un c'hirecq gadal, soit *a* bref et *i* long. Le *aleph* et le *iod* sont ici en fonctions de voyelles.

Le nom « tsefir » est pleinement écrit, *tsadé*, *fé* (ou *phé*), *iod*, *resch*, souscrits d'un scheva mobile et d'un c'hirecq gadol.

Or on sait que *aleph* en fonction de voyelle est indifférent au son subordonné. *Aïl*, ainsi ponctué par les Massorètes, peut donc être indifféremment *aal*, *ael*, *ail*, *aol* ou *aoul*. Transporté de l'hébreu au grec, *aleph* peut passer de l'esprit doux à l'esprit rude, spécialement avec les sons *i* et *u* (*ou*). *Aïl* devient

donc *c'hail*, et *aoul* devient *c'hul*, car les lettres *hé*, *c'heth*, *g'haïn*, ne sont que des aspirations de *aleph* que nous prononçons diversement *hail* ou *hêl*, *houl* ou *hul*. Le son aspiré *hêl* commence le nom *hélios*, soleil, et nous savons que le « feu solaire » était, et est encore, adoré par les sectateurs du Mazdéisme, et qu'en Egypte ce feu solaire avait pour emblème Jupiter Ammon, ou le «Bélier» de l'oasis d'Ammon.— Le son aspiré *hul* commence le mot *hulê* (ou *hylè*) qui signifie « bois, broussailles », « *matière* », et, par matière, la substance *lourde*, corporelle, charnelle, opposée à la substance *impondérable*, ou spirituelle. Cette analyse nous fournit une clarté suffisante pour formuler une hypothèse relative à la situation de Daniel au moment de la vision.

Nous avons lu, en effet, qu'à ce moment-là Daniel se voit « *g'hal oubal Ulaï* », ce que les Septante traduisent directement par « sur l'Oubal (*sur le fleuve*) » et la Vulgate par « sur la *porte* d'Ulaï ».

Nous avons dit que tous ces sens sont congruents.

Mais le rapprochement que nous venons de faire entre le mot « Aïl », Bélier, et les mots grecs dont le *aleph* est la racine, *hél*-ios, ou Bélier solaire (Jupiter Ammon) et *hul*-ê, ou matière substance inférieure, — nous permet d'élargir le « cadre » de la vision jusqu'à ses plus amples limites. Et, ainsi interprété, Daniel, *corporellement* placé sur « la porte et le fleuve d'Ulaï », dans la ville de Suse, en Elam, — est situé, *en esprit*, « sur la *porte* et la barrière *fluviale* (détroit, mer, etc) où s'arrête le domaine de la « matière » (*hul*, *hylè*) sous la clarté du « Soleil » spirituel (*hêl*, *hélios*). — *Aïl!* (le Bélier) apparaît donc aussitôt comme l'emblème d'une puissance *matérielle* (*ulaï*) séparée par le « fleuve (*oubal*) du temps » d'une puissance *spirituelle* qui va lui livrer bataille et la détruire.

Si le mot « *tsfir* » nous fournit la signification de cette « puissance spirituelle », notre hypothèse deviendra singulièrement plausible.

SIMMIAS.

FAITS PSYCHIQUES

La Sorcellerie dans les Hautes-Vosges[1]

Au dire des bonnes gens, c'était un couple mystérieux; et cependant c'était celui dont on causait le plus, à coup sûr, dans le village. Elle, petite, courbée dans ses haillons, s'en allait toujours d'une démarche lente, traînant à ses pieds de vieux sabots de bois, presque sans semelles à force d'être usagés. On la disait sorcière. Il est vrai que sa mine prêtait à cette conviction : à la manière des bohémiennes, elle avait l'habitude de nouer autour de sa tête un mouchoir multicolore à gros carreaux; c'est pourquoi, même en la regardant de face, l'on ne pouvait distinguer de sa physionomie ainsi abritée qu'une bouche édentée, deux yeux vifs et perçants, et, un peu au-dessus, quelques touffes de cheveux d'un gris sale.

Ses mains noueuses se crispaient éternellement sur un bâton de coudrier; ainsi elle allait, de par les champs, les prés, les bois, se baissant parfois pour ramasser quelques herbes ou certains petits insectes...

Etait-elle méchante? Chacun l'affirmait, quoiqu'on ne l'eût jamais vue faire de mal; au contraire, bien souvent elle venait vers les travailleurs, les saluant d'un amical bonjour lancé d'une voix chantante. Pourtant jamais elle n'en pouvait dire davantage, car à son approche chacun se sauvait. On la haïssait, on la craignait plus encore, sauf les gamins qui, quelquefois, lui jetaient des pierres, lorsqu'elle se trouvait seule sur le chemin...

Lui, grand, maigre, ayant toujours l'air brisé, abattu. Au fond, on le plaignait bien un peu; on était presque indulgent pour lui, car on se le représentait comme un brave homme dominé par la tyrannie de sa diablesse de femme. Jamais on ne le voyait à plus de vingt pas de leur maisonnette; il semblait rivé là par un inflexible destin, et les rares personnes qui se hasardaient à passer par là disaient lui avoir vu des regards tristes, implorants...

Et les légendes couraient sur le couple mystérieux.

L'on disait aussi entendre certaines nuits de véritables hurlements semblant provenir de la maisonnette des sorciers. La vieille, sans doute, faisait des incantations, tendait vers la lune ses doigts crochus, invoquant Satan, jetant des sorts sur la campagne. Alors les braves gens, tout tremblants de peur, s'enfermaient bien solidement chez eux, pendant que là-bas sûrement le pauvre homme devait servir sa femme, psalmodiant les réponses, l'aidant peut-être à partir au sabbat !

— Cela dura des années. Le vide peu à peu se faisait autour de la maisonnette, car la suspertition l'emportait sur l'avarice, et les paysans délaissaient les champs avoisinant l'antre des sorciers. Les jeunes couples, craignant la malchance, allaient s'établir plus loin, et rares étaient les étrangers consentant à venir habiter le village. Aussi, ce fut tout un évènement lorsqu'un jour on vit venir sur la route poudreuse de lourds chariots traînés par de grands bœufs roux. Ce fut bien pis lorsqu'on sut que les nouveaux venus allaient occuper la ferme la plus proche de celle des sorciers; et les femmes alors se signèrent en implorant la bénédiction du ciel sur le ménage malheureux.

Trois mois se passèrent. Tout était redevenu calme dans le village, sauf des chuchotements de ci, de là ; des regards inquiets de temps à autre ; des questions, des réponses brèves, incompréhensibles. Les nouveaux venus semblaient s'accorder avec les sorciers ; pourtant, on les avait bien mis en garde, ils avaient d'abord paru étonnés ; puis ils avaient ri, les ignorants ! Alors on ne leur avait plus rien

(1) Ceci se passait il y a quelque soixante ans. L'histoire est tirée de traditions sérieuses.

dit, mais on les épiait. Que le Seigneur Dieu les protège !

Or, certain jour, la sorcière vint frapper à la porte de ses voisins. Elle tenait dans ses mains calleuses quelques œufs superbes et, les déposant sur la table avec bonhomie, elle dit de sa voix chantante ;

« — Eh ben ! nos voisins, voilà-t-y pas trois mois que vous êtes là, et je m'aperçois que votre poulaillier est encore vide. Pourtant, je sais bien qu'une bonne omelette est aimée de tout le monde ; prenez-moi ces œufs ; ils sont frais pondus de ce matin... »

La voisine remercia d'une parole aimable, d'un franc sourire ; et la vieille partit, semblant toute réjouie !

Une fois seuls, les jeunes gens se consultèrent.

— Faut-il fricasser ces œufs, François ? demanda-t elle.

— Hum ! fit-il, rêveur ; tu sais ce qu'on nous a dit ; après tout je ne m'y fie pas... si c'était pourtant vrai...

— Oui, tu as raison, murmura-t-elle ; et, en grand mystère, les œufs furent jetés à l'évier.

Pourtant, les jours suivants, la sorcière considérait ses voisins avec étonnement, puis inquiétude. Bientôt, elle parut nerveuse, très nerveuse, puis, on ne la vit plus... Etait-elle malade? Le sorcier sortait maintenant seul de la maison, mais nul n'osait l'interroger : pensez donc !

Un soir, comme François rentrait, la bêche sur l'épaule, il fut accosté par l'homme :

« — Eh ! dites donc, voisin, fit-il, ma femme est malade. Je voudrais bien que vous veniez la voir, car elle se lamente fort, et de rester ainsi seul auprès d'elle, ça me chavire le cœur. Entrez donc un instant, vous me rendrez service. »

Fort gêné, François, n'osa se dérober. Il posa sa bêche, entra résolument. Après tout, il était homme ; et il n'était pas fâché non plus de se faire une idée nette sur ces gens de malheur... La femme, sur un mauvais grabat, geignait en effet, mais très doucement ; comme il restait là, à la contempler, elle tourna la tête, et attacha sur lui le regard perçant de ses yeux fixes. Un étrange malaise l'envahit ; il eût voulu être bien loin, — ou tout près là, dans sa chaumière, — l'idée de fuir lui vint.

Mais l'homme, derrière, avait déposé sur la table deux gobelets et un carafon d'eau-de-vie.

« Asseyez-vous, voisin, dit-il. Rien ne vaut une larme de ce liquide pour remettre les idées... Allons, trinquons... A la vôtre !.. »

Il eut honte de sa faiblesse et, voulant braver, il avala son verre d'un trait ; puis :

— Je suis pressé, fit-il. Ma femme m'attend, elle serait inquiète... Allons, au revoir... Ne vous faites pas trop d'idées noires, ceci n'est rien, votre compagne se remettra... »

Elle se remit, en effet. Et elle avait jeté sans doute un sort sur le pauvre François, car il devint malade, dès le lendemain.

— « Je suis empoisonné, ne cessait-il de répéter à sa femme...» Son mal empira et, en même temps, le triomphe intime de la sorcière devait grandir. Cette fois, plus de doute, c'était bien elle la coupable ; chacun l'injuriait lorsqu'elle passait dans la rue, on allait jusqu'à la menacer du poing...

Pour se soustraire à tout cela, elle finit par s'enfermer chez elle ; on ne la vit plus, et elle se borna à suivre les événements à travers les carreaux sales des fenêtres de sa maison. C'est ainsi qu'elle put voir un prêtre entrer chez les voisins. — « Il est mort », pensa-t-elle. Et pourtant non, il n'était pas mort, mais il paraissait bien près de l'être. Le prêtre, longtemps, l'ausculta.

— « Il est ensorcelé, fit-il, c'est bien, je vais enlever l'influence mauvaise. »

Il dit alors des prières. Que fit-il encore ? Invoqua-t-il Dieu ? la puissance des saints ? Chassa-t-il le démon ? Etait-il doué lui-même d'un pouvoir plus grand que celui des sorciers? Toujours est-il que, lorsqu'il eut fait venir le cierge pascal de la paroisse, et qu'il l'eut allumé sur la poitrine du moribond, celui-ci eut un long tressaillement, un hoquet convulsif, puis de sa bouche sortit une quantité de matières gluantes, parmi lesquelles se distinguait un amas de cheveux, *oui, de cheveux véritables* ! !

L'homme fut sauvé, mais, le plus étrange, c'est que le sorcier, à son tour, tomba malade. Et, le prêtre, cette fois, ne le sauva pas ; à peine réussit-il à le confesser ; et l'on dit, à ce propos, qu'il sortit très pâle de cet entretien. Quelles choses abominables dut-il entendre? Nul ne le saura jamais. Ce que l'on sait, c'est que, quelques secondes avant de mourir, le suppôt du diable se leva sur sa couche et, menaçant sa femme d'un geste tragique :

« Sorcière, s'écria-t-il, c'est toi qui m'a tué ! »

. . . .

Je certifie cette histoire véridique dans ses points les plus essentiels. Si je l'ai relatée, c'est dans l'espoir qu'elle intéressera les lecteurs de cette Revue. Pour ma part, ces faits m'ont longuement donné à réfléchir, et longtemps je me suis demandé : N'y a-t-il là que singulières — mais pures coïncidences — ou peut-on invoquer pour ces choses la loi immuable du choc en retour si terrible dans les opérations magiques ?

P. Saint-Dizier.

Le Secret du Nécromant

L'année 1912 était gouvernée par la « Mort », fille de la nuit, sœur du sommeil, ennemie implacable de l'espèce humaine échappée du noir Tartare.

En effet, l'addition cabalistique de son millésime donne 13 ($1+9+1+3=13$), l'arcane XIII représente la « Mort » qui fauche des ossements, tandis que des mains vivantes sortent de la terre (*Echo*, 1er janvier 1912) ; ce symbole présage la mort et la « résurrection ».

Ce mot « résurrection » me fait penser à un vieux manuscrit où j'ai lu une anecdote curieuse :

« On annonça, dans une ville, l'arrivée d'un fa-

meux docteur nécromant, possesseur d'un secret unique, celui de ressusciter les morts. A ce début, grande rumeur dans la ville. On se récrie contre l'imposture; les menaces bientôt succèdent aux murmures, et l'orage allait fondre sur ce pauvre docteur, quand le nécromant, sans se déconcerter, se transporte chez le préfet, et lui tient à peu près ce langage : « Citoyen, quelque indignes que se mon-« trent les habitants de cette cité de me posséder au « milieu d'eux et de jouir des merveilles de mon art, « je veux bien leur en appliquer les bienfaits. Dans « quinze jours, époque fixe, je me rendrai au cime-« tière public, et là, en présence de toute la ville as-« semblée, j'évoquerai les morts de leurs tombeaux. « Qu'on me donne des soldats pour me garder, et « qu'on me tienne en surveillance jusqu'à ce que j'aie « rempli la promesse que je fais ici d'opérer une « résurrection générale. » L'assurance de son langage ne laissa plus de doute sur la vertu puissante et spécifique du docteur. Le préfet se prosterna trois fois devant cet envoyé du ciel, et chacun accourut pour le voir et le consulter sur l'art de prolonger la vie. Cependant, l'époque fatale approchait et l'agitation du peuple était extrême. La veille de l'expiration de la quinzaine, le nécromant reçut d'un ancien magistrat une lettre ainsi conçue : Illustre dor-« teur, l'attente du miracle que vous allez opérer « dans nos murs ne me laisse plus de repos. J'avais « une femme vieille et laide qui est enterrée. Pour « Dieu! laissez-la dans l'autre monde; je suis déjà « assez malheureux sans que vous me rendiez cette « furie. Je vous offre cent louis si vous gardez votre « secret. » A peine achevait-il la lecture de cette lettre, qu'il voit entrer une jeune veuve toute éplorée : « Je vous en conjure, lui dit-elle en se jetant à « ses genoux, laissez-moi jouir en paix du bonheur « qui vient de m'être rendu; j'avais un mari chagrin « et jaloux, la mort m'en a débarrassée; je consen-« tirai à tout plutôt que de repasser sous le joug « affreux d'un pareil époux. » Le nécromant, touché, consola, dit-on, la jolie veuve, mais ne lui promit rien. Pendant qu'il essuyait ses larmes, arrivent deux jeunes gens, dont le père jadis apothicaire, avait amassé, par soixante ans de travail et d'économie, la fortune qu'ils dissipaient dans les prodigalités d'une vie inutile, fastueuse et insipide. Le retour de ce père laborieux les eût peut-être remis dans l'humble posture de leur premier état. Ils promirent trois cents louis si le docteur voulait laisser au cimetière le susdit apothicaire.

« A ces jeunes gens succède un autre quidam, autrefois royaliste, puis républicain, qui, après avoir servi tous les partis, s'est effrontément déclaré l'oppresseur de ceux dont il avait partagé les travers. Cet honnête offrit mille louis pour ne pas revoir les témoins des serments auxquels il s'était fait parjure. Parmi la foule des doléances dont le nécromant était assiégé, on remarqua surtout la harangue d'un malheureux qui, accablé de remords et de douleur, s'était traîné avec peine jusqu'aux pieds du docteur nécromant : « O vous! s'écria-t-il, qui avez reçu le « droit de troubler la cendre des tombeaux, suspen-« dez l'usage de ce pouvoir funeste. Si nos malheurs « ne vous sont point inconnus, songez à l'horreur « d'en réveiller les souvenirs. La terre que nous « foulons aux pieds couvre des milliers de victimes « innocentes dont tous les monuments de cette cité « attestent le désespoir et nos forfaits. Si vous les « rendez à la lumière, il faudra fuir leur présence « importune, ou les exterminer encore... Vous allez, « en réveillant l'objet de nos haines, armer de nouveau « les citoyens les uns contre les autres, et retracer « aux yeux de la France indignée le tableau des di-« visions qui nous ont déshonorés. Ah! laissez ces « victimes dans la nuit paisible des tombeaux! elles « sont assez vengées par notre honte et nos remords... « J'en atteste la déplorable existence que m'a laissée « l'affreux souvenir des maux que je leur ai faits... » Il dit, et mille voix sorties du sein de la nombreuse assemblée répétèrent à l'envi : « Point de résur-« rection! Point de résurrection! » Le nécromant, frappé de ces cris autant que convaincu de la solidité des raisons des pétitionnaires, consentit à ne ressusciter personne, et s'en retourna sans faire de miracle. »

RAOUL LARMIER.

ÉCHOS

Superstitions médicales bulgares

La médecine populaire est, en Bulgarie, le privilège des *bajacka* ou *vracka*, sorcières qui doivent, dit-on, leur initiation au délire, pendant lequel, transportées dans un autre monde, elles ont entendu et reçu la révélation des remèdes et des formules.

Quand un enfant ou un vieillard est malade, on s'empresse d'appeler la *bajacka*. Elle pose le médius de la main droite sur le front du patient qu'elle frappe, en répétant trois fois :

— Au nom de la sainte mère de Dieu, que le mauvais aille là où les coqs ne chantent pas, où les chiens n'aboient pas, où les poules ne gloussent pas, où l'arbre ne pousse pas, où l'eau ne coule pas, où le soleil ne brille pas, où la lune ne luit pas, dans les forêts désertes, les lieux déserts, les rochers déserts.

Ensuite, elle lave la figure du malade avec de l'eau qu'elle a exorcisée par les mêmes formules.

Celles-ci diffèrent suivant la nature de la maladie,et les remèdes sont aussi distincts que les maux.

Quand l'enfant souffre de la dentition, ou le vieillard du rhumatisme ou de la goutte, la *bajacka* leur promène autour de la tête un œuf, qu'elle tient dans la main droite, et elle dit :

« Si le mal vient du diable, qu'il s'en aille à la suite de la corneille noire, de l'ours noir dans les forêts et les déserts ; s'il vient du lis doux et mielleux, je le frotterai avec du miel, afin que les abeilles l'emportent sur les vignes, sur les cornouillers, sur les poiriers, sur les fleurs ; s'il vient du Très-Saint, la Mère de Dieu l'éloignera, le jettera parmi les démons, sur les pierres, dans les étoiles où l'homme ne peut aller, où le coq ne peut voler, où le gibier ne peut vivre. »

Alors elle ouvre l'œuf par un bout, boit le blanc et frotte avec le jaune la partie malade. Ensuite elle fait à l'autre bout de l'œuf un second trou, y passe un fil, et l'attache au cou du patient.

Contre la migraine et la jaunisse, les spécifiques sont non moins réguliers ; la *bajacka* vient avec un tonneau, dont l'extérieur est peint en vert et verni, puiser de l'eau dans le ruisseau, à l'endroit où passent d'ordinaire les enfants. Elle prend alors dans le foyer, avec des ciseaux, trois charbons ardents, qu'elle jette dans le tonneau, sur lequel elle fait le signe de la croix. Elle retire les charbons un à un, après les avoir remués avec ses ciseaux, en répétant à chaque fois une formule particulière. Elle recommence cela trois fois, jette ainsi neuf charbons dans l'eau, les en retire succsssivement, puis donne enfin à boire au malade de l'eau du tonneau.

Pour les maux de tête, on entoure aussi le front d'un morceau de papier bleu, qu'on a percé avec une aiguille, en y répandant de l'encens.

Les maux de poitrine se guérissent avec du lait de nourrice, dont on prend une grande cuillerée pendant quarante jours. Si le malade est du sexe masculin, la nourrice doit être mère d'un garçon ; si la maladie atteint une femme, la nourrice doit avoir eu une fille.

Contre les épidémies, point de remède ; mais on peut les transporter ailleurs dans une *turba* (poche), dans laquelle on met un gâteau de pur froment, et un bouquet lié avec du fil rouge et auquel on attache quelques pièces de monnaie.

L'homme qui se porte bien ne doit pas parler haut de sa santé.

Il y a des jours fastes et néfastes, les premiers propices à la santé, les seconds favorables à la maladie.

Ainsi, vers le 25 mars, une cigogne est une certitude de se bien porter toute l'année. Travailler le 14 juillet, c'est s'exposer fatalement à tomber malade. Baigner un enfant le 15 juillet, autant lui donner la mort ; il ne peut échapper le jour même. Le 4 août, on mange de l'ail pour se préserver de la fièvre. Le 14 octobre, on chôme partout pour ne pas devenir fou. Le 4 décembre, on allume des chandelles avant le repas pour éloigner les maladies ; on en allume aussi au moment des naissances.

Un grand remède pratiqué encore maintenant, c'est la saignée. Chaque village a son *saigneur* et on en compte parfois jusqu'à cinq, qui tirent avec enthousiasme tant de sang à leur patient qu'ils l'envoient *ad patres*. Il a fallu faire, en 1808, une loi contre ces enragés « tireurs de sang »...

Les simples sont partout en honneur ; on en fait la récolte en commun, à un jour donné, nommé *ctov*. Quiconque trouve un de ces simples doit en faire connaître l'usage à son prochain, sous peine de pécher contre Dieu et de servir le diable.

C'est pour ce motif que la *bajacka* ne se fait jamais payer ses remèdes ; à peine consent-elle à recevoir une toute petite pièce de monnaie, un *para*, comme souvenir.

La *bajacka* est, dans les villages, une véritable puissance. On n'a confiance qu'en elle. On ne fait venir le médecin que pour savoir le mal que l'on a, et l'on se fait soigner ensuite par la *bajacka*. Ou bien, on prend l'ordonnance du médecin, et au lieu de l'envoyer au pharmacien pour la faire préparer, on met la recette dans un verre, on verse de l'eau par-dessus et on ingurgite le tout. D'autres brûlent le papier où se trouve écrite la prescription, et avalent les cendres.

ÇA ET LA

La Prédiction

Voici deux curieuses anecdotes, empruntées aux *Souvenirs* de la baronne du Montet :

« ... A une soirée chez la comtesse Zichy-Ferraris, à Vienne, en 1808, se trouvait la charmante princesse Pauline Schwarzenberg, née d'Aremberg. Le prince Louis de Rohan s'amusait avec un jeu de cartes ; il prétendait avoir beaucoup de talent pour tirer la bonne aventure. Il était près de minuit. La princesse Schwarzenberg lui dit en riant, et sans y mettre aucune importance, de lui faire son horoscope. Le prince charmé d'une si belle mission, se mit à battre ses cartes ; il les arrangeait, les dérangeait, s'impatientait, recommençait ; ce manège finit par attirer l'attention de la princesse qui, engagée dans une conversation intéressante, avait tout à fait oublié sa demande.

« — Il me paraît que je vous donne bien de la peine, prince ; que voyez-vous dans ma destinée ?

« — Je n'y vois rien que du feu, répondit-il en jetant les cartes.

« — Recommencez...

« Il recommença mais sans autre résultat ; il se leva et se rapprocha de la cheminée.

« Tout le monde sait la fin déplorable de la princesse Schwarzenberg, belle-sœur du maréchal prince Schwarzenberg, ambassadeur à Paris au moment du mariage de Napoléon. La princesse faisait les honneurs du bal magnifique donné par lui à cette occasion : elle était parvenue à sortir de la salle embrasée, sur l'assurance qu'on lui avait donné que ses deux filles étaient sauvées, et elles l'étaient réellement. Mais ne les trouvant pas dans le jardin, où elle les appelait avec des cris d'angoisse maternelle, elle crut qu'on l'avait trompée ; elle se précipita dans le brasier pour les y chercher. Elle fut écrasée, dit-on, par la chute d'un lustre et consumée. On ne reconnut

quelques restes d'elle que par un os de la poitrine à moitié calciné, où une partie de ses diamants était profondément incrustée par l'action du feu. »

L'apparition maternelle

Du même auteur :

« Je racontais, cet été, cette anecdote à Mme la marquise de Mun, sa cousine. Elle l'ignorait, mais elle m'en raconta une plus surprenante encore. La princesse Pauline Schwarzenberg avait laissé à Vienne ses plus jeunes enfants sous la surveillance de leur belle-sœur, la princesse Eléonore ; une jeune gouvernante couchait dans la chambre des petites princesses. La nuit même de la terrible catastrophe, la chambre étant éclairée par une veilleuse qui donnait une lumière douteuse, la gouvernante vit la porte s'ouvrir, la princesse entrer doucement, entr'ouvrir les rideaux de ses enfants, les considérer avec tendresse, puis s'éloigner en silence. La jeune gouvernante ne dormait pas, elle n'eut pas peur ; elle pensa que la princesse pouvait être revenue de Paris cette nuit-là, qu'elle n'avait pas voulu se coucher avant d'avoir revu ses enfants ni lui parler dans la crainte de l'éveiller si elle était endormie. Le lendemain sa première parole fut de raconter ce qu'elle avait vu et de féliciter les enfants du retour de leur mère. On fut bien étonné. La princesse Eléonore l'assura qu'elle avait sans doute rêvé; elle soutient le contraire ; elle était effectivement parfaitement éveillée.

« Cette histoire est vraie ; celle de l'horoscope l'est également ; elle m'a été racontée par plusieurs personnes présentes à cette soirée, et notamment par la comtesse Molly Zichy, et à la même table où le funeste évènement fut prédit ».

L'existence de l'Atlantide

Voilà des années déjà que M. Louis Gentil, professeur adjoint à la Sorbonne, se livre à l'exploration approfondie et raisonnée de la géologie marocaine. Et alors que nous n'avons, sur la nature des terrains de l'Indo-Chine et de l'Afrique occidentale française, par exemple, que des connaissances encore fragmentaires, M. Louis Gentil est parvenu, à travers bien des risques et des difficultés, à nous présenter une image d'ensemble, mais déjà scientifiquement fixée dans ses principaux traits, de la géologie et de la géographie physique de notre nouvelle possession. Ce sont les résultats de ces patientes et heureuses études qu'il vient de publier chez Alcan dans son *Maroc physique*. Non seulement les hommes de science le liront par intérêt et nécessité, mais aussi tous ceux qu'a passionnés le problème de l'Atlantide.

Ce continent, plus vaste que l'Asie et la Libye tout entières, et qui s'étendait au nord et à l'ouest des colonnes d'Hercule, a-t-il existé ? Platon, qui disait tenir cette légende de l'antique Solon, et l'a reproduite dans le *Timée* et le *Critias*, n'a-t-il fait qu'un conte ingénieux ? Pourtant Théopompe, Marcellus, les Druides même, avaient gardé les mêmes traditions. Et depuis le dix-huitième siècle, de nombreux géographes, et surtout des naturalistes, se sont efforcés sinon à donner les preuves, du moins à démontrer les possibilités d'existence de l'Atlantide.

Les recherches géologiques de M. Gentil tendent à confirmer cette hypothèse. Les plis tertiaires du haut Atlas se poursuivent à l'ouest, s'ennoyant sous l'Atlantique, pour se relever aux Canaries, qui seraient bien ainsi, par conséquent, un reste des hautes terres du continent disparu ; et tout tend à prouver que l'effondrement a eu lieu à une époque tardive, vraisemblablement contemporaine de l'homme de la pierre polie ; et il ne serait pas trop extraordinaire alors que la mémoire de cet effondrement soit parvenue jusqu'aux populations historiques de l'Europe.

Justice immanente

Voici une étrange histoire.

Il y a vingt-cinq ans, M. Henry Ziegland, fermier à Honey Grove (Texas), sollicitait et obtenait la main de Matilda Tichnor. Puis frivole, il l'abandonna et la pauvre fille, désespérée, se suicida.

Son frère Phil courut à la maison de Ziegland ; après lui avoir dit ce qu'il pensait de sa conduite, il lui tira une balle qui, rasant la joue de l'infidèle, alla se loger dans un tronc d'arbre. Persuadé qu'il avait tué son perfide beau-frère, Phil Tischnor se tira dans la tête un coup de pistolet et tomba mort. Mais Ziegland guérit rapidement de sa blessure et, prestigieux par ce drame, épousa une veuve fortunée.

Il vivait heureux depuis vingt ans lorsque l'idée lui vint de renverser le chêne qui jadis avait reçu la balle de Phil Tischnor. Aidé de son fils, il essaya de l'abattre à la cognée ; mais, le chêne trop dur ne se laissant pas entamer par la hache, il mit au pied une charge de dynamite. L'explosion fut si violente que le bois éclata en mille pièces et que la balle de Phil Tischnor, reprenant tout à coup sa course interrompue depuis un quart de siècle, frappa au front Ziegland, lequel expira une heure après.

Les animaux fantômes

La *Gazette Internationale psychique anglaise*, traduite par M. H. C. James, dit :

« Dans une conférence au Club International pour les recherches psychiques, à Londres, au mois de juin dernier, Mme Clara Irwin donna la preuve de la survivance de « l'amour » chez les animaux après la mort. »

(La *preuve*, comme on verra, est une hardie façon de parler !)

« Elle possédait un chat qui la suivait partout comme l'eût fait un chien et qui l'attendait à la porte quand elle sortait. Ce chat bien aimé vint à mourir. Une nuit, dit-

elle, je sentis ce chat qui marchait sur moi. Je m'éveille ; le chat vint se frotter contre moi : c'était bien mon favori, je le vis distinctement et je reconnaissais à certaines marques que c'était bien lui. Je l'entendais ronronner et je passais ma main dans sa fourrure. Il resta cinq minutes et disparut.

« La dame rapporte un autre fait : Elle avait une chatte qui nourrissait des petits. Cette pauvre bête fut empoisonnée. Le lendemain, dit-elle, je vis la chatte venir du jardin, entrer dans la salle à manger en plein jour sans faire attention à moi et s'en aller dans la cuisine où se trouvait le panier qui contenait les petits chats, ses enfants. C'était bien ma chatte et je suis certaine de ne pas me tromper. Je pris le panier et les sortis dehors, mais la chatte avait disparu.

« Je n'ai pas touché l'animal comme dans le cas précédent.

« La même dame raconte un fait plus surprenant encore. Nous lui laissons, cette fois, complètement la parole :

« — Les chiens nous aiment autant que quelques-uns de nos propres amis, pourquoi ne pas dire plus parfois et même souvent ; j'avais un petit chien que j'adorais. Une semaine avant sa mort, je m'éveille vers trois heures du matin et je vois une forme qui se tient à mon côté : une figure couverte d'un manteau noir comme une sœur de la Merci, et cette chose me touchait.

« Je sentis que c'était un avertissement ; mon chien paraissait en bonne santé, mais il mourut quelque temps après cette apparition. Six semaines après, je vis une forme blanche sur un canapé, et à mon approche, la forme disparut sous le meuble. Je n'ai pas pu voir le fantôme du chien aussi distinctement que j'ai vu le fantôme du chat. J'ai souvent touché ce chien et l'après-midi, il venait se mettre à mes côtés et sa tête sur mes genoux. Je le sentais aussi distinctement que lorsqu'il était vivant ; mais l'animal était moins pesant.

« Les esprits ont le pouvoir de nous faire connaître leur poids. J'ai senti des esprits me toucher parfois et cependant je ne les voyais pas. »

« Mme Clara Irwin raconte ensuite un fait semblable d'affection d'animaux pour leur maître. Au temps de la guerre des Bœrs, une dame qui aimait beaucoup son frère, eut la douleur de le voir partir avec son cheval favori. Ce jeune homme avait appris à son cheval à mettre son pied droit dans la main de son maître en signe d'amitié.

« Maître et animal furent tués à la guerre. Quelques jours après, des médiums décrivaient à la dame le cavalier et le cheval jamais l'un sans l'autre. A chaque apparition, le jeune homme avait son cheval avec lui.

« Il faut en conclure, dit la gazette anglaise, que, dans l'autre monde, l'esprit d'un animal existe après le changement appelé mort, et que cet esprit conserve les affections qu'il avait dans le plan terrestre, alors qu'il se trouve dans le plan astral. »

On peut-on conclure encore que Mme Clara Irwin a rêvé...

NOTRE COURRIER

UNE PROTESTATION DU Dr MOUTIN

Madame la Directrice,

Un de mes amis me communique aujourd'hui — voilà pourquoi je n'ai pu répondre plus tôt — le numéro de l'*Ech du Merveilleux* du 15 novembre dernier, dans lequel une de vos collaboratrices, Mme Louis Maurecy, interviewant M. Ernest Archdeacon, fait dire à ce dernier que, lors d'une visite qu'il me fit, il me trouva désabusé du Magnétisme humain, de la suggestion et du spiritisme.

M. E. Archdeacon dut mal interpréter mes paroles ou bien mes explications durent être obscures.

Depuis une douzaine d'années, les termes exacts que j'employai dans notre conversation sur le Psychisme ont pu s'effacer un tantinet de la mémoire de M. Archdeacon, car jamais je n'ai pensé ce qu'il veut bien me faire dire.

Mon faciès ne dut pas aussi m'avantager énormément, puisque M. Archdeacon a trouvé le moyen de me vieillir de 10 ans... Cela n'a pas à mes yeux une grande importance et je ne proteste nullement, *mais je tiens à affirmer que jamais mes idées n'ont changé et que je suis toujours un ardent champion du magnétisme humain, de la suggestion et du métapsychisme.*

Les nombreuses conférences, suivies d'expériences, que, ces dernières années, j'ai faites un peu partout, en dehors de mes occupations médicales, prouvent surabondamment que mes explications à M. Archdeacon ne furent pas nettement comprises...

Je suis profondément spiritualiste, mais je me suis toujours défendu d'être spirite ; c'est peut-être cette affirmation qui a trompé M. Archdeacon sur mes idées réelles...

Mon opinion, *très ferme*, sur l'importance morale des phénomènes métapsychiques, sur l'utilité thérapeutique de la suggestion demeure ce qu'elle était il y a 25 ans ; elle n'a point varié.

Avec tous mes remerciements pour l'hospitalité que vous voudrez bien donner à ma rectification dans les colonnes de notre excellente revue, daignez agréer, Madame la Directice, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus respectueux.

Dr MOUTIN.

A PROPOS DES CHEVAUX D'ELBERFELD

Voici de quelles réflexions le commandant Darget faisait suivre le compte rendu qu'il voulait bien nous adresser de la conférence de M. de Vesme, et qui eut fait double emploi avec l'article qu'on a vu plus haut.

A la fin de la conférence, soulignée par les applaudissements unanimes de l'assemblée, j'ai demandé la parole pour lire une découpure de journal présentant, en racourci, un cas analogue à celui des chevaux.

C'était au cimetière de Tours que le fait s'était passé.

La Société Littéraire de cette ville rendait un hommage à la tombe du poète Brard.

A l'instant où il était dit :

« Et comme l'alouette au fond du ciel atteinte », une alouette vint effleurer la tombe, fit entendre son chant et s'éleva disparaissant en l'air.

Le Journal l'*Indre-et-Loire* ajoute :

Informations prises, M. Morin, trésorier de la Société littéraire, nous a certifié le fait dont lui-même avait été témoin. J'ai raconté le fait d'un perroquet qui était dans une foire à l'étalage d'un camelot et qui tout à coup crie par trois fois : *Au voleur, au voleur, au voleur*; mot qui n'était pas dans son vocabulaire habituel.

Or, au même instant, et à cause de la dénonciation subite du perroquet, on arrêtait le délinquant qui, dans la foule écoutant le camelot, avait la main dans la poche de son voisin. J'ajoutai qu'avec de bons médiums, à effets physiques, des tables levaient un pied sans contact humain, répondaient intelligemment aux questions posées.

J'aurais pu dire que j'avais vu quelques jours auparavant, chez M. Bardelia, médium à effets physiques et intellectuels à la fois, la table frapper des coups sans contact et faisant des additions de nombres écrits secrètement par plusieurs personnes.

J'ai alors énoncé comme conclusion que c'était un Esprit qui prenait possession du cheval de la même façon qu'il maniait une table et qu'il était sans doute aussi facile, si ce n'est plus, aux esprits, de manier un corps animé en influençant le cerveau de l'animal, que de manier une table, corps brut inanimé.

Comme conclusion de sa conférence, M. de Vesme a parlé de l'analogie qu'il y avait dans les réponses vraies, fausses ou hésitantes, des chevaux de M. Krall, et les réponses également vraies, fausses ou hésitantes des médiums.

J'étais déjà heureux, croyant qu'il allait arriver à démontrer l'action d'une intelligence extérieure faisant marcher le clavier animé ou inanimé, cheval ou table ; mais il s'est arrêté sur le bon chemin, n'osant aller jusqu'au bout de sa pensée.

Il existe du snobisme parmi certains spirites chez lesquels il est de mode de ne pas prononcer le mot esprit et de préférer le mot ectoplasme et autres termes excentriques.

D'autres sont comme saint Pierre au troisième chant du coq.

Dans la revue *Je sais tout* du mois dernier (Enquête sur le spiristime, par M. Artevelde) on voit cependant M. de Vesme spirite aussi orthodoxe que MM. Delanne et Girod dans leurs réponses au journaliste qui les interrogeait.

Donc, pourquoi semble-t-il reculer comme un cheval rétif, quelques jours après, aussi bien dans sa conférence que dans les *Annales psychiques* ?

Il est cependant si simple d'aller de l'avant en ne se servant que de la vérité !

Commandant DARGET.

UNE PROPHÉTIE SUR LA CHUTE DU SECOND EMPIRE

Tous ceux qui connaissent les prophéties ont partagé l'opinion de M. le baron de Novaye : c'est un descendant de la branche aînée qui détruira l'empire ottoman, même en Asie. Je suis encore de son avis. Dieu se réserve presque toujours la connaissance de la date précise des faits qui doivent se produire ; c'est par exception qu'il agit autrement. Aussi, j'ai peine à croire à la réalisation prochaine des événements que la dame X... annonce dans l'*Echo*. J'avoue que le triomphe de la France, qu'elle fixe vers la fin de 1913, me paraît un peu prématurée. J'ai peur qu'elle ne prenne ses désirs pour la réalité !

Je ne me rappelle, pour le moment, qu'un évènement qui se soit produit exactement à l'époque indiquée d'avance : c'est la chute de Napoléon III. On lit dans le *Doigt de Dieu* le passage suivant, extrait d'un pamphlet de Chevalier de Chatelain, publié en 1869 :

« Quand le second Empire en Lutèce (Paris) adviendra
« (Ceci n'est pas las (hélas) ! une facétie).
« Dix-huit ans moins un quart, pas plus, il ne vivra,
« Ainsi le dit, dans son grimoire,
« En termes clairs, le grand Nostradamus.
« Dix-huit ans moins un quart et pas un jour de plus! »

On voit que la fin de l'Empire était bien connue d'avance ; du 2 décembre 1852 au 2 septembre 1870, bataille de Sedan, il y a exactement 17 ans 3/4 ; cette prophétie m'avait très frappé ; j'ai voulu la vérifier. Ne l'ayant pas rencontrée dans les *Centuries*, je suis allé à la Bibliothèque Nationale ; là on m'a procuré le recueil du Chevalier de Chatelain, où j'ai trouvé la prophétie : elle fait partie de la pièce, *Ronces et Epines*. Je ne sais si le pamphlet a fait du bruit dans la capitale, mais il a été remarqué en haut lieu, puisqu'il a fait expulser son auteur du territoire français. Il s'est réfugié en Angleterre, où il a précédé d'un an Napoléon III. On pourrait demander pourquoi Dieu ne fait pas plus souvent connaître l'époque précise où se réaliseront les prophéties. Evidemment il a ses raisons secrètes; mais il est vraisemblable de penser qu'il a voulu respecter la liberté humaine.

Dr L. NOOKI.

LE FUTUR EMPEREUR D'ORIENT

Il serait intéressant de connaître l'origine des prédictions relatées dans le dernier numéro de l'*Echo* par une lectrice dont le nom a été réservé. Elles paraissent se rapprocher assez de celles que je citais dans le numéro précédent et qui datent de la fin du siècle dernier.

Le tzar Ferdinand est allemand et, de plus, il a élevé son fils dans la religion orthodoxe, deux raisons pour lesquelles il ne peut être l'élu de Dieu. Celui-ci est un descendant de Saint Louis, c'est-à-dire un Valois. Quant au Duc d'Orléans :

« Un grand mouvement se fera autour de son nom. Ses

partisans croiront le voir arriver au trône, il en approchera, mais n'y parviendra pas ».

Une loi sera votée,
Et je le vois rentrer. (*Echo*, 1897.)

DOMINIQUE.

BIBLIOGRAPHIE

La Quatrième dimension

Ce livre est, dans sa conclusion, un commentaire de l'apophtegme : « Dieu est géomètre ». Comment l'univers invisible se manifeste en se limitant dans l'univers visible, voilà ce que M. A. de Noircarme a tâché de montrer. Et, à titre d'exemple, il explique comment on peut concevoir les propriétés fondamentales d'un solide simple à quatre dimensions, le « bicarré » qui est au cube ce que le cube est au carré. Tous ceux qui veulent bien admettre que notre espace physique à trois dimensions n'est qu'une illusion relative à nos sens, liront avec un intérêt très vif les suggestifs aperçus de l'auteur sur ce que peut donner la divine mesure, dans d'autres mondes que le monde sensible. (*Communiqué par l'éditeur*, Editions théosophiques, 10, rue Saint-Lazare.)

⁂

J.-K. Huysmans et le Satanisme

C'est un bien curieux ouvrage que celui qui nous est présenté par M. Joanny BRICAUD. (1 vol. in-16. Librairie Chacornac.) On sait que depuis quelques années,un regain de curiosité incite amateurs et profanes à sonder les mystères étranges et troublants du Satanisme, surtout depuis la publication du magistral roman *Là-Bas*, dans lequel le célèbre écrivain Huysmans décrivit les sacrilèges obscénités de la Messe noire et de l'envoûtement.

Un des principaux informateurs de Huysmans, en ce qui concerne le Satanisme contemporain, fut un ex-prêtre habitant Lyon, l'abbé Boullan, que Huysmans présentait comme un saint, alors que d'autres écrivains, Péladan et de Guaita,par exemple,le stigmatisaient comme sorcier. On sait qu'une polémique s'engagea entre journalistes et romanciers au sujet de ce bizarre personnage, et que des duels s'ensuivirent.

Qu'était en réalité cet abbé Boullan? Quel rôle joua-t-il dans l'évolution littéraire et religieuse de Huysmans?

M. J. Bricaud, qui paraît l'avoir beaucoup connu, nous révèle des choses bien étranges sur ce mystérieux abbé,le milieu dans lequel il vécut et ses relations avec Huysmans.

Enfin, on trouvera dans ce nouvel ouvrage de M. Bricaud des documents du plus haut intérêt sur la mystérieuse et passionnante question du Satanisme. (*Communiqué*.)

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.